AT URBANA-CHAMPAIGN
URBANA, IL 61801

AS PART OF THE
DITTENBERGER-VAHLEN
CIC 6 PRESERVATION GRAN
PROJECT
Funded by the
National Endowment for the
Humanities

ITLE: Le poète Stace :
scours[redacted] inaugural

LACE: Gand

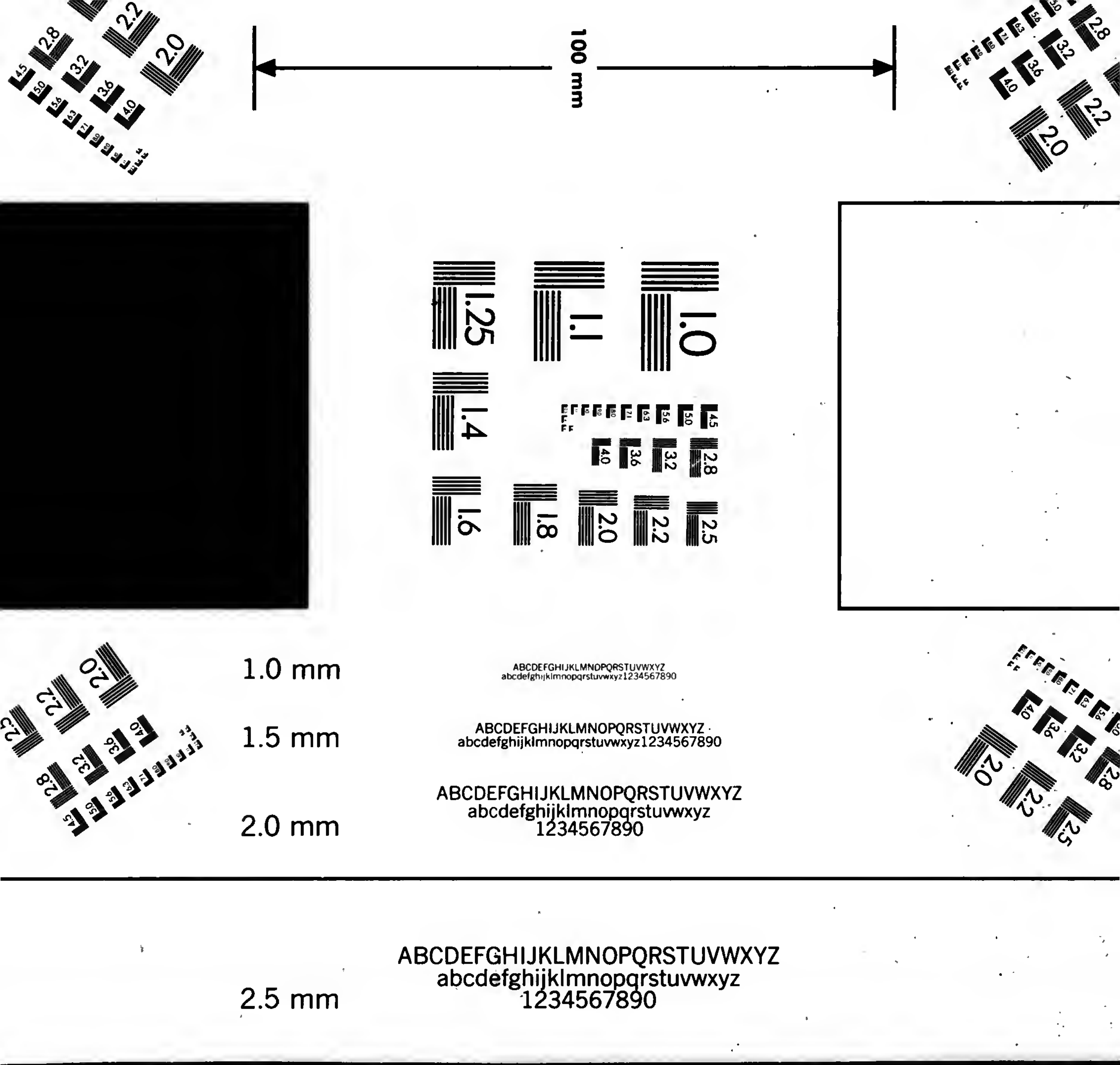
ATE: 1904

ète Stace : discours inaugural /
Author(s):
Thomas, Paul.
Publication:
Gand : Imprimerie G. Eylenbosch, 1904
Description: 21 p. ; 25 cm.
Language:
French
SUBJECT(S)
Named Person:
Statius, P. Papinius (Publius Papinius)

Responsibility: par P. Thomas.

OCLC: 14406269

Technical Microfilm Data


100 mm
1.0 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890
1.5 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890
2.0 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890
2.5 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

UNIVERSITÉ DE GAND

LE POÈTE STACE

DISCOURS INAUGURAL

prononcé le 18 octobre 1904, à la séance solennelle de rentrée

PAR

P. THOMAS,
RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.



GAND, IMPRIMERIE G. EYLENBOSCH, VIEUX-BOURG, 34

1904

Hommage de l'Auteur

UNIVERSITÉ DE GAND

LE POÈTE STACE

DISCOURS INAUGURAL

prononcé le 18 octobre 1904, à la séance solennelle de rentrée

PAR

P. THOMAS,
RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.



GAND, IMPRIMERIE G. EYLENBOSCH, VIEUX-BOURG, 34[2]

1904

LE POÈTE STACE.

MESDAMES, MESSIEURS,

N'attendez pas de moi une étude de haute critique ou de subtile philologie. Mon dessein est plus modeste. Je me propose simplement de vous raconter la vie d'un poète romain du Ier siècle de l'Empire, Stace, l'auteur de la *Thébaïde*.

Stace n'est qu'un talent de second ordre; sa vie, paisible et uniforme, n'offre point d'incidents romanesques ou dramatiques. Il semble, à première vue, qu'un pareil sujet soit dénué d'intérêt. Mais pour qui veut se faire du passé une idée juste et complète, c'est une bonne fortune que de pouvoir étudier un de ces caractères moyens, une de ces existences ordinaires, qui sont, en histoire, comme le fond du tableau. De plus, la vie de Stace contribue à nous faire connaître l'état de la société romaine et particulièrement la condition des hommes de lettres sous l'Empire.

Le père de notre poète était originaire de Velia, en Lucanie, ville grecque qui avait reçu le droit de cité romaine. Il appartenait à une famille distinguée, mais appauvrie. Tout jeune encore, il se rendit à Naples, qui devint sa seconde patrie.

Naples était restée grecque par les mœurs, par le goût des arts et des lettres. On y célébrait tous les cinq ans des jeux en l'honneur d'Auguste *(Augustalia)*, qui comprenaient un concours de poésie. Stace le père paraît avoir été un enfant prodige: avant même d'avoir atteint l'âge viril, il prit part à ce concours et il ravit le public d'admiration.

Dès lors, il remporta couronnes sur couronnes. Il alla même concourir en Grèce aux jeux pythiques, néméens et

isthmiques : nous voyons par là que le grec lui était aussi familier que le latin et qu'il maniait avec une égale virtuosité la langue d'Homère et celle de Virgile.

Encouragé par ces succès, et sans doute pour augmenter ses maigres ressources, il ouvrit à Naples une école comme *grammaticus*. Le *grammaticus* occupait une place intermédiaire entre le *litterator* ou instituteur primaire et le *rhetor* ou professeur d'éloquence; il était ce que nous appellerions un professeur d'humanités. Sa tâche principale consistait à lire et à expliquer les poètes; il faisait faire aussi aux écoliers de petits exercices de style: paraphrases, amplifications, narrations, etc. L'école de Stace eut une grande vogue : les élèves y affluaient de Lucanie et d'Apulie, d'Herculanum et de Pompéi, de Sorrente, de Pouzzoles, de Cumes et de Baïes. Le programme en était étendu et varié : le maître commentait l'*Iliade* et l'*Odyssée*, Hésiode, Épicharme, Pindare, Ibycus, Alcman, Stésichore, Sappho, Corinne, Sophron, Callimaque et Lycophron; il fit, pour servir à son enseignement, une traduction d'Homère en prose latine. Il se transporta ensuite à Rome (1), où ses cours furent suivis par l'élite de la jeunesse aristocratique, notamment par les futurs candidats aux sacerdoces : il les initiait aux rites qu'ils devaient pratiquer plus tard.

Vint « l'année terrible » (69 ap. J.-C.) : quatre empereurs se succédèrent en quelques mois; l'Italie et Rome elle-même furent ensanglantées par la guerre civile; le Capitole fut incendié dans la lutte qui s'engagea entre les partisans de Vitellius et ceux de Vespasien. Stace le père composa aussitôt un poème sur ce déplorable événement; il l'acheva quand les cendres du sanctuaire fumaient encore, ce qui fait dire à son fils que la rapidité de son génie surpassait celle des flammes (2).

(1) Voy. G. G. Curcio, *Studio su P. Papinio Stazio*, p. 8, 10 (Catane, 1893). M. Vollmer, dans l'introduction de son édition des *Silves*, p. 16, note 1 (Leipzig, Teubner, 1898), nie que Stace le père ait transporté son école à Rome; il prétend que les jeunes Romains dont il est question *Silv.*, V, 3, 176 *(Romuleam stirpem proceresque futuros)* se rendaient à Naples pour suivre ses leçons. Mais Stace était un simple *grammaticus*, et il est peu vraisemblable que les grandes familles de Rome aient jugé nécessaire d'envoyer leurs enfants à son école lorsqu'il habitait encore Naples. Le fait qu'il fut enterré à Albe semble indiquer qu'il mourut à Rome.

(2) *Silv.*, V, 3, 201 : ... *multum facibus velocior ipsis.*

Dix ans après (79 ap. J.-C.) eut lieu la terrible éruption du Vésuve qui engloutit Herculanum, Pompéi et Stabies. Cette catastrophe dut l'affecter profondément, lui qui se regardait comme un enfant de Naples. Il se proposait de la chanter, mais la mort sans doute l'empêcha d'exécuter ce projet.

Il mourut à l'âge de soixante-cinq ans. Sa fin fut douce et semblable à un paisible sommeil. On l'enterra dans un petit domaine qu'il possédait à Albe.

C'était un beau caractère et un homme sympathique. Il n'y a pas lieu de révoquer en doute les éloges que lui décerna la piété filiale : « Peindrai-je l'aménité de tes mœurs, tempérée par la gravité ? ta piété, ton dédain du lucre, ton souci de l'honneur, ton amour du bien ? et la grâce de tes discours, quand venait l'heure du repos, et ton cœur resté jeune jusque dans la vieillesse (1) ? »

Je me suis étendu sur la biographie du père parce qu'elle éclaire singulièrement celle du fils. Celui-ci était une nature docile, réceptive, un peu molle. Son père le façonna sans peine à son image. Nous avons là un merveilleux exemple de ce que peut l'éducation combinée avec l'hérédité. Vertus privées et qualités aimables, ambition et gloriole littéraires, goût de la poésie et faculté d'improvisation, tempérament plus grec que romain, avec je ne sais quoi de scolaire et de livresque, tous les traits qu'on peut noter dans l'un se retrouvent dans l'autre.

Stace (P. Papinius Statius) naquit à Naples vers l'an 40 ap. J.-C. Toujours il conserva un vif amour pour sa ville natale. Il grandit au milieu des pures affections de la famille. Son éducation fut faite, ce semble, tout entière par son père. Comme lui, et guidé par lui, il entra de bonne heure dans la carrière poétique. Il lut ses premiers essais devant un auditoire de nobles Romains; l'heureux père était là, ému, tremblant, l'œil humide, rougissant de joie quand éclataient les applaudissements. Fidèle à l'exemple paternel, Stace se présenta au concours des *Augustalia*, et il obtint la couronne d'épis qui était le prix de la victoire; Stace le père vécut assez longtemps pour être témoin de ce glorieux triomphe.

---

(1) *Silv.*, V, 3, 246-249.

Notre poète alla s'établir à Rome, nous ignorons en quelle année(1). Ce ne fut point assurément sans un serrement du cœur qu'il quitta « sa chère Parthénope »(2). Mais la capitale de l'Empire exerçait une attraction irrésistible sur les jeunes talents avides de renommée. Hélas ! elle leur réservait souvent de dures épreuves et de cruelles désillusions. La vie y était chère; les loyers, exorbitants. Surtout, il fallait faire figure, tenir son rang; les conventions sociales étaient rigoureuses. Le plus humble citoyen ne pouvait se passer d'esclaves. Tous les matins, pour faire ses visites, on devait endosser la toge, vêtement coûteux et de coûteux entretien : il y avait à Rome la misère en toge blanche, comme il y a chez nous la misère en habit noir.

Stace ne voulait être et ne fut que poète. Épris de son art, il répugnait aux occupations prosaïques, aux professions lucratives mais terre à terre; il dédaigna même de tenir école comme son père. Ses ressources personnelles, d'autre part, étaient des plus médiocres. Son petit domaine d'Albe produisait quelques fruits et lui servait de retraite pendant les grandes chaleurs : c'était peu. Il lui restait à tirer parti de son talent.

Malheureusement les poètes de ce temps-là n'avaient guère le moyen de vivre de leur plume. Les ouvrages les plus répandus n'enrichissaient pas leurs auteurs; car, la propriété littéraire n'existant pas, les libraires se dispensaient généralement de payer des honoraires. Les lectures publiques ne rapportaient que des applaudissements et les concours que des couronnes. Le poète pauvre en était donc réduit à compter sur les libéralités des gens riches et de l'empereur. Fâcheuse nécessité, qui compromettait la dignité de l'homme de lettres! On avait vu, il est vrai, Virgile, Horace, Varius, recevoir les bienfaits d'Auguste et de Mécène sans abdiquer leur fierté ni tomber au rang de vulgaires courtisans. Mais, à l'époque de Stace, les choses avaient bien changé. L'empereur, c'était l'orgueilleux, ombrageux et farouche Domitien, qui se faisait

(1) Il est probable qu'il accompagna son père lorsque celui-ci se fixa à Rome. Cf. plus haut, p. 4, note 1.

(2) *Silv.*, I, 2, 260-261 : *mea ... Parthenope.* III, 5, 78-79 : *nostra ... Parthenope.*

appeler « maître et dieu » *(dominus et deus)*, dont la vanité était offusquée par toutes les supériorités, et qui tout à la fois voulait être flatté et méprisait ses flatteurs. Il n'était point indifférent aux lettres : il avait institué des concours de poésie aux jeux quinquennaux en l'honneur de Jupiter Capitolin et aux fêtes de Minerve qui se célébraient tous les ans à Albe; il témoignait même quelque bienveillance aux poètes et faisait bon accueil à leurs vers. Mais ce prince, fastueux et prodigue lorsqu'il s'agissait de travaux publics ou de réjouissances populaires, se montrait peu généreux à l'égard des nourrissons des Muses : il leur accordait plus volontiers des faveurs honorifiques que des encouragements pécuniaires. Quant aux Mécène, il n'y en avait plus. « Depuis les Sénèques et les Pisons, la race s'en était perdue. Avec Vespasien, Rome s'était mise à un régime d'économie bourgeoise[1]. » La sportule du client, quelques cadeaux plus ou moins utiles, de temps à autre une invitation à dîner ou à passer une journée à la campagne, voilà à peu près tout ce que l'écrivain pouvait attendre des grands dont il hantait la maison, qu'il complimentait, à qui il dédiait un ouvrage.

Cette existence besogneuse, Stace l'accepta, soutenu par « l'illusion féconde » et l'amour de la gloire.

Pour vivre, il fabriqua des libretti qu'il vendit aux pantomimes[2].

Il fit la cour à Domitien, à ses affranchis, aux grands seigneurs, aux hauts fonctionnaires et aux riches bourgeois.

Il travailla sur commande et composa une multitude de pièces de circonstance. Il pleura la mort du père de Claudius Etruscus, de la femme d'Abascantus, du perroquet d'Atedius Melior et du lion apprivoisé de Domitien. Il consola Atedius Melior et Flavius Ursus de la perte de leurs mignons. Il fit l'épithalame d'Arruntius Stella et de Violentilla, et honora la mémoire du poète Lucain. Il félicita Vinnius Maximus et Julius Ménécratès à l'occasion de la naissance de leurs enfants, et il

(1) Boissier : *Le poète Martial*, dans le volume intitulé *Tacite* (Paris, Hachette, 1903), p. 321.

(2) Ces libretti s'appelaient *fabulae salticae*. Juvénal (VII, 87) cite une *Agavé* que Stace composa pour le pantomime Paris.

salua le retour à la santé de Rutilius Gallicus. Ses vœux accompagnèrent Maecius Celer, qui s'embarquait pour la Syrie, et le jeune Crispinus, qui venait d'être nommé tribun militaire. Il célébra le septième consulat de Domitien, l'inauguration de la *via Domitia*, les fêtes magnifiques données au peuple par l'empereur. Le platane phénoménal d'Atedius Melior et les cheveux du bel Earinus, favori de César, lui inspirèrent de coquettes fictions mythologiques. Il décrivit la statue colossale de Domitien, les bains de Claudius Etruscus, la villa de Manilius Vopiscus à Tibur, celle de Pollius Felix à Sorrente, les jeux fondés en l'honneur d'Hercule par le même Pollius Felix, la statuette de bronze représentant Hercule qui décorait la table de Novius Vindex. Que sais-je encore? Il rendit des actions de grâces à Domitien, qui avait daigné l'inviter à dîner. Il adressa à Vitorius Marcellus une épître familière, à Septimius Severus une ode légère, à Plotius Grypus des hendécasyllabes badins.

Mais cette « poésie commerciale, » comme l'appelle M. Pichon(1), ne lui suffisait pas. Il avait des visées plus hautes; il rêvait l'immortalité et voulait laisser une œuvre durable. Le premier des genres en dignité était l'épopée. La gloire de Virgile éblouissait tous les esprits. Quiconque se sentait quelque veine poétique, quelque facilité à manier l'hexamètre, aspirait à donner un pendant à l'*Énéide*. Que de poèmes épiques virent le jour pendant le premier siècle de l'Empire! Stace, avec son naturel un peu moutonnier, se laissa entraîner au courant général. Il chercha un sujet où son talent narratif et descriptif, et aussi son érudition mythologique, pourraient se donner carrière, et il choisit la *Thébaïde*, c'est-à-dire la lutte fratricide d'Étéocle et de Polynice,

Admirable matière à mettre en vers latins!

Il eut ce courage, lui, « improvisateur de tempérament, presque de naissance, puisqu'il était Napolitain(2), » de consacrer douze années à composer, à polir et à repolir son épopée. Il est impossible de ne pas concevoir une sincère

---

(1) *Histoire de la littérature latine*, p. 600.
(2) Boissier, *ouvr. cité*, p. 309.

estime pour l'homme qui sut ainsi faire deux part de sa vie, employant l'une à subvenir aux besoins de chaque jour et réservant l'autre au culte de l'art pur. Stace avait encore son père lorsqu'il commença la *Thébaïde*. Il rappelle le concours précieux que lui prêta le vieux *grammaticus :* « Sous ta conduite, ma *Thébaïde* s'élançait sur les traces des anciens poètes; tu animais ma verve, tu m'apprenais à chanter les exploits des héros, à décrire les lieux et les incidents des batailles. Aujourd'hui, sans guide, mes pas mal assurés errent à l'aventure, et ma barque, privée de son pilote, vogue dans les ténèbres(1). »

Stace ne garda pas son poème en portefeuille pendant douze ans : il fit des lectures publiques des différents chants au fur et à mesure qu'ils étaient achevés. Le succès fut immense. « Dès que Stace a promis une lecture, » nous dit Juvénal(2), « Rome est en liesse; on accourt pour entendre cette voix harmonieuse, cette chère *Thébaïde;* l'auditoire est sous le charme et frémit de plaisir; il trépigne, il applaudit à tout rompre. »

Nous avons peine aujourd'hui à nous expliquer un tel engouement. Malgré certaines beautés de détail, cette épopée, bâtie de procédés, de poncifs et de réminiscences, nous paraît franchement ennuyeuse; on ne la lit plus guère que par devoir professionnel. Que penser de la faveur avec laquelle l'accueillirent les contemporains? Ce n'était point comédie ou pure complaisance : Stace n'était ni un personnage influent qu'on eût intérêt à aduler, ni un de ces satiriques redoutables qu'on flatte pour les désarmer, ni un chef d'école ou de coterie, ni un intrigant habile à se faire valoir. La vérité est qu'il plaisait au public. D'abord il avait une voix agréable *(vocem iucundam)* et déclamait admirablement ses vers : n'oublions pas que, pour les anciens, la diction avait une bien plus grande importance que pour nous, qui sommes habitués à la lettre moulée et dont l'oreille est beaucoup moins exercée et beaucoup moins sensible. Puis Stace était un poète savant *(poëta doctus)*; son père lui avait appris à parler une langue inconnue au vulgaire *(non*

(1) *Silv.*, V, 3, 233-238.
(2) *Sat.* VII, 82-86.

vulgare loqui)(1), et c'était là une qualité fort prisée de cette société raffinée, de ces beaux esprits blasés. Les imitations mêmes, et les réminiscences, et les lieux communs étaient goûtés pourvu qu'ils fussent rajeunis par l'expression. Enfin, lue par fragments, une œuvre de longue haleine soutient la curiosité et prévient la satiété.

Il est rare que chez les poètes qui ne sont pas de véritables génies, l'amour de la gloire ne confine pas à la gloriole. Stace était le fils d'un poète lauréat; lui-même avait été couronné aux *Augustalia* de Naples. Il ne s'en tint pas là : il voulut concourir aux *quinquatria Minervae,* à Albe, et aux jeux Capitolins, à Rome. Il réussit dans la première épreuve : les vers où il célébra les triomphes de Domitien sur les Germains et sur les Daces lui valurent la couronne d'olivier en or, récompense du vainqueur. Il fut moins heureux dans la seconde : la couronne de chêne, que l'empereur décernait de sa propre main, lui fut refusée. Cet échec le mortifia cruellement. Le vieux Stace ne vit ni la victoire ni la défaite de son fils.

Stace était, selon l'expression de D. Nisard(2), « un homme de mœurs et de vie domestiques. » Après quelques écarts de jeunesse, il s'était marié. Sa femme Claudia était la veuve d'un musicien. Ce fut une épouse modèle, vertueuse, tendre et dévouée. Elle s'intéressait aux travaux de son mari, était la confidente de ses vers, partageait ses joies et ses chagrins. Lorsqu'il fut couronné aux fêtes de Minerve, elle s'élança dans ses bras et couvrit sa tête de baisers passionnés, et lorsqu'il succomba aux Jeux Capitolins, elle accusa Jupiter de cruauté et d'ingratitude. Elle suivait avec une attention infatigable la longue élaboration de la *Thébaïde*. Auprès d'elle, Stace était heureux; il trouvait le réconfort et les consolations dont il avait besoin. Il la payait de retour en lui témoignant la plus vive affection. « C'est la faveur de Vénus, » lui dit-il(3), « qui nous a unis dans nos florissantes années et nous permet de vieillir ensemble... Je chéris mes liens et ne les romprai jamais. »

Claudia avait une fille d'un premier lit, que Stace aimait

(1) *Silv.*, V, 3, 214.

(2) *Études sur les poètes latins de la décadence*, t. I, p. 306 (2e éd.).

(3) *Silv.*, III, 5, 23 et suiv.

comme son enfant et dont il nous a tracé le portrait le plus attrayant : elle était belle, intelligente, instruite; elle jouait du luth, chantait, dansait avec grâce; sa vertu et sa modestie surpassaient encore ses talents (1). Mais la pauvre fille n'avait pas de dot; aussi sa jeunesse se consumait sur une couche solitaire, dans un stérile abandon. C'était là pour Stace et pour sa femme un sujet de graves préoccupations.

L'âge était venu : Stace avait passé la cinquantaine; une maladie grave avait failli l'emporter; ses forces s'épuisaient, et il se sentait las de la vie de Rome.

Représentons-nous, en effet, l'existence à laquelle il avait été condamné.

Ce qui est le plus nécessaire à un poète, l'indépendance, la tranquillité, le recueillement, tout lui a manqué jusqu'ici. Levé avant l'aube, il court, quelque temps qu'il fasse, présenter ses hommages à ses protecteurs, prenant bien garde de salir son unique toge dans les rues boueuses de Rome. Ses nombreuses relations lui imposent mille devoirs de politesse, mille corvées mondaines, qui souvent lui font perdre la meilleure partie de ses journées. Le soir, il rentre exténué dans son humble logis, à moins qu'il n'ait été prié à quelque interminable dîner. Goûtera-t-il du moins un sommeil réparateur ? Non, le vacarme de Rome dure la nuit comme le jour. « Dans notre ville, » dit Juvénal (2), « il faut être riche pour dormir; » il faut habiter un vaste hôtel bien aménagé, entouré de grands jardins. D'ailleurs Stace a promis à un de ses amis une pièce de vers qu'il doit livrer demain : il veille, et quand, la tête appesantie, il va s'étendre enfin sur sa couchette, il murmure encore des hexamètres... Pendant l'été, il est vrai, il s'échappe de la bruyante et malsaine capitale, et se réfugie dans sa pauvre campagne d'Albe. Il y respirera un air plus pur, il recouvrera sa liberté et jouira de quelque fraîcheur, depuis que l'empereur a bien voulu lui accorder une concession d'eau prise à un aqueduc (c'est, à notre connaissance, la seule faveur qu'il reçue de Domitien, avec une invitation à dîner au palais). Mais

(1) *Silv.*, III, 5, 63-67.
(2) *Sat.* III, 235.

il est relancé dans sa solitude par un ami opulent qui vient de se faire bâtir une somptueuse villa et qui désirerait la voir décrite par le poète à la mode. Stace s'arrache en soupirant à sa chaumière enfumée. A peine arrivé, on s'empare de lui; on le promène de salle en salle, de galerie en galerie, de cabinet en cabinet, de point de vue en point de vue; on lui fait admirer les statues, les tableaux, les marbres, les mosaïques, les bains, les jardins, les grottes artificielles, les étangs, les cascades. Ses genoux fléchissent, ses yeux se voilent. Volontiers il demanderait grâce; mais quoi de plus impitoyable qu'un propriétaire qui vous montre ses domaines? « Jour fortuné! » s'écrie Stace[1], « jour qui vivra longtemps dans mon souvenir! » Et il prend ses tablettes, et à grand renfort d'épithètes, d'exclamations, de prosopopées, de comparaisons et d'allusions mythologiques, il chante les merveilles qui ont charmé ses regards — et lui ont causé une affreuse migraine.

L'automne touche à sa fin, Stace rentre à Rome et reprend le collier de misère. Soucis, tracas, jours partagés entre les devoirs de société et le labeur poétique, nuits de sommeil fiévreux ou d'insomnie, se succèdent avec une implacable et désolante monotonie.

Stace est donc excédé, dégoûté, malade. Il a soif d'un genre de vie plus sain et plus calme; il souhaite ardemment de s'appartenir enfin à lui-même. Il songe à sa patrie, à sa chère Naples. « Là, l'hiver est doux et l'été tempéré par la fraîcheur; une mer paisible caresse le rivage de ses flots languissants; une paix sans alarmes règne en ces lieux; on y goûte les loisirs d'une vie nonchalante, un repos inaltérable et un sommeil sans trouble[2]. » Son parti est pris : il retournera à Naples pour y passer dans la retraite les jours qui lui restent à vivre.

Mais Claudia résiste. Depuis que Stace lui a fait part de son projet, son front est chargé de nuages, elle ne cesse de soupirer. Pourquoi? Claudia n'est pourtant pas une femme

---

(1) *Silv.*, I, 3, 13 : *O longum memoranda dies!*
(2) *Silv.*, III, 5, 83—86.

frivole et légère; dans cette Rome si corrompue, elle a gardé intact le dépôt sacré de la foi conjugale; elle méprise les plaisirs vulgaires; le cirque et le théâtre n'ont point d'attraits pour elle. C'est que probablement elle est née dans la grande ville et qu'il lui répugne de devenir une provinciale; c'est qu'elle y a des relations qui flattent sa vanité et qu'elle y jouit de la gloire de son mari; c'est qu'elle ne se rend pas bien compte du prix dont celui-ci a payé sa réputation; c'est surtout (car elle est bonne mère) qu'elle rêve pour sa fille un brillant parti, peut-être un avocat en renom, peut-être un fonctionnaire de l'Empire.

Patiemment, affectueusement, Stace réfute les objections de sa femme et vante les avantages de sa ville natale. Naples n'est pas au bout du monde, dans un pays barbare; c'est une cité ornée de magnifiques monuments, admirablement située sur un golfe enchanteur, amie des arts et des plaisirs de l'esprit; le climat y est délicieux; la vie, douce et facile; la population, gaie et pacifique, a horreur des procès. Que d'excursions charmantes on peut faire aux environs : à Baïes, à Cumes, au cap Misène, au mont Gaurus, à Caprée, à Sorrente, à Ischia, à Stabies nouvellement reconstruite! Claudia désire marier sa fille; mais Rome n'est pas la seule ville où les flambeaux de l'hymen puissent s'allumer en son honneur : on saura bien trouver un gendre à Cumes, à Pouzzoles, à Baïes, à Capoue, à Naples même.

Et Stace termine par ces vers touchants : « Je n'ajouterai qu'un mot : cette terre m'a fait naître pour toi; elle a uni pour jamais ta destinée à la mienne. Elle mérite bien que nous lui donnions les titres de nourrice et de mère. En dire davantage serait te faire injure et douter de ton cœur. Tu viendras donc avec moi, chère épouse; tu me devanceras même. Sans moi, les rives du Tibre et les palais de Rome n'offriraient à tes yeux qu'un séjour sans appas (1). »

Ce petit drame intime se dénoua au gré du poète, qui nous l'a révélé dans une de ses plus jolies pièces.

Retrempé par l'air natal, Stace se mit avec ardeur à la

(1) *Silv.*, III, 5, 106-112.

composition d'une nouvelle épopée, l'*Achilléide,* qui est restée inachevée.

Un coup cruel vint le frapper au cœur. Il aimait les enfants, et Claudia ne lui en avait pas donné. Pour se consoler, il s'attacha à un petit esclave qui était né dans sa maison; il s'empressa de l'affranchir, et peut-être même avait-il l'intention de l'adopter. En tout cas, il l'éleva avec une tendresse vraiment paternelle. L'enfant mourut en bas âge, et Stace exhala sa douleur en plaintes qu'on ne peut entendre sans émotion : « Que je suis malheureux!... Voilà qu'un petit enfant est arraché de mes bras, de mon sein! Il était étranger à mon sang, il ne portait ni mon nom ni mes traits, je ne lui avais pas donné le jour; mais voyez mes larmes et croyez-en mon désespoir : c'est véritablement un fils que j'ai perdu... Moi qui fermai si souvent les plaies d'un père et d'une mère éplorés, moi qui sus apaiser tant de vives douleurs, moi, le doux consolateur des affligés, aujourd'hui je succombe, je cherche des mains secourables et des remèdes efficaces à ma blessure. O mes amis, vous dont j'ai essuyé les pleurs et soulagé les peines, il en est temps, payez mes services d'un semblable retour!... Cet enfant, je ne l'avais pas acheté parmi ces esclaves d'Alexandrie qu'on dresse à répéter les injures de leur pays, qui tiennent des propos effrontés et qui amusent leur maître par leurs saillies et leurs impertinences : non, il était à moi, bien à moi. Je le recueillis au moment de sa naissance, je l'entendis pousser ses premiers vagissements et je présidai à son entrée dans la vie : qu'eussent fait de plus ses parents? Mieux encore : je te procurai, pauvre petit, une nouvelle existence en te donnant la liberté quand tu étais encore à la mamelle. Ma tendresse se hâtait... qui pourrait l'en blâmer? Elle ne voulait pas laisser se perdre un seul jour d'une liberté qui devait être si courte. N'ai-je pas le droit d'accuser les dieux et l'injuste Tartare? N'ai-je pas le droit de te pleurer, ô mon cher enfant? Tant que tu vivais, je ne regrettais point de n'avoir pas de fils. C'est moi qui formai tes premiers accents; je comprenais tes plaintes confuses et tes obscurs bégaiements. Tu rampais sur la terre, et je me baissais jusqu'à toi, et je te relevais pour te prodiguer les baisers; je t'invitais au doux sommeil en te

berçant dans mes bras. Le premier mot qui sortit de ta bouche fut mon nom; mon sourire provoquait ta gaieté, et tu étais joyeux en contemplant mon visage(1). »

Il ne paraît pas avoir survécu longtemps à cette perte.

Il n'entre pas dans mon plan d'analyser et d'apprécier les œuvres de Stace. C'est l'homme, plutôt que le poète, que je désire vous faire connaître.

Stace a été sévèrement jugé au point de vue du caractère. On lui a reproché ses adulations outrées pour Domitien et les flatteries qu'il prodigue à ses protecteurs. Ces choses-là choquent notre délicatesse et répugnent à nos sentiments. Mais nous serions injustes de refuser à Stace le bénéfice des circonstances atténuantes. J'ai dit quelle était la situation des hommes de lettres à Rome sous l'Empire. Stace dut se plier aux nécessités de cette situation. Il courtisa les grands et l'empereur, non par bassesse de cœur ni par esprit de lucre, mais parce qu'il ne pouvait se passer de leur appui moral et matériel pour se consacrer tout entier à la poésie et fonder sa réputation. Certes, il encensa Domitien, et son encens est bien grossier. Le lendemain du jour où il a été admis à la table impériale, il s'écrie que « jusqu'à ce moment il n'avait coulé que de stériles années, que de ce jour-là seulement a commencé sa vie véritable(2) ! » Domitien est un être surhumain, un dieu sur la terre, un Jupiter présent et visible. Il a toutes les qualités, toutes les vertus : il est beau, grand et fort; il est doux, clément, pieux, modeste, sage, libéral et magnifique; il est la terreur des ennemis de Rome et l'idole de son peuple, etc. On peut rire de ces flagorneries : faut-il s'en indigner? La plupart des auteurs anciens nous dépeignent Domitien comme un monstre; mais ce jugement, dicté par la passion, ne doit pas être accepté les yeux fermés. Si le « Néron chauve » a commis des crimes, persécuté l'aristocratie, abusé de son pouvoir, célébré de faux triomphes, il a aussi signalé son règne par plus d'une mesure utile et salutaire(3). Les

(1) *Silv.*, V, 5, *passim.*

(2) *Silv.*, IV, 2, 12—13 : *Steriles transmisimus annos : Haec aevi mihi prima dies, hic limina vitae.*

(3) Voy. S. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*. Paris, 1893.

formules de flatterie à l'égard des empereurs étaient devenues monnaie courante ; les poètes de cour, comme Stace, étaient bien forcés de renchérir sur leurs prédécesseurs. Avec cela, Stace est un optimiste que sa bienveillance porte à ne voir que le beau côté des choses ; c'est un naïf qui se laisse éblouir par la pompe qui environne la majesté impériale, par la magnificence des jeux, des spectacles, des cortèges et des monuments ; il est dans sa nature de crier partout et toujours *bravo* et *vivat*. — Chez ses protecteurs, il ne loue guère que ce qui est louable : l'usage intelligent qu'ils font de leur fortune, leur bon goût, leur amour des arts, des lettres et de la philosophie, leurs talents poétiques, les services qu'ils ont rendus à l'État, l'aménité de leurs mœurs, l'agrément de leur commerce, la noblesse de leurs sentiments, surtout leurs vertus de famille. Ces éloges peuvent être exagérés : ce ne sont pas assurément de purs mensonges.

Stace et Martial, le spirituel épigrammatiste, faisaient le même métier : tous deux essayaient de vivre de la libéralité du prince et des gens riches ; mais la comparaison est à l'avantage de Stace. « Martial, » dit M. Boissier(1), « apporte à ce métier une sorte d'ingénuité, quelquefois même une franchise un peu brutale. Ces compliments qu'il distribue, il trouve tout naturel qu'on les lui paie, et si le salaire se fait attendre, ou lui semble trop maigre, il se plaint ou se fâche... Stace n'a pas la même attitude ; en réalité, il est prêt à faire tout ce qu'on lui demande, comme Martial ; si son protecteur le désire, il pleurera, avec la même émotion, la mort de sa femme, de son mignon ou de son perroquet ; mais en apparence au moins il y met plus de façon. Il se garde bien de laisser entendre qu'il compte tirer quelque profit de sa complaisance ; il voudrait nous faire croire que les personnes auxquelles il s'adresse sont des amis, que c'est uniquement pour sa satisfaction personnelle qu'il chante leurs douleurs ou leurs joies, qu'il vit dans leur familiarité. S'il détaille les beautés de leur villa, c'est qu'on l'y a retenu, un jour qu'il passait pour aller ailleurs. Il vante les objets d'art qu'on admire chez eux, parce qu'il les a vus dans un dîner où

(1) *Ouvr. cité*, p. 308-309.

on l'avait convié. Une fois même, il semble dire qu'il ne fait pas des vers pour tout le monde, et qu'il faut en être digne et en comprendre le prix. C'est qu'il a un grand sentiment de lui-même et qu'il respecte en lui la poésie épique, dont il est fier d'être un des plus nobles représentants. »

Stace est une âme douce et inoffensive, aimant le calme et la paix. L'épithète de *placidus* est celle qu'il donne le plus volontiers à ses amis; les mots *pax, quies,* etc., reviennent à chaque instant dans ses vers. Il n'a rien de l'irritabilité proverbiale des poètes. Il a eu des ennemis et des envieux : il en parle sans amertume et à mots couverts. Martial, son rival et son concurrent, paraît s'être permis à son égard quelques allusions malignes : Stace n'y répondit que par un froid silence. — Autant son style est affecté, ampoulé, hyperbolique, autant, dans la vie ordinaire, il appréciait la mesure et la simplicité. Une gravité sereine, une gaieté modérée, une réserve tempérée par la bonne grâce, voilà ce qu'il loue chez son père, chez Vopiscus, chez Atedius Melior, chez Pollia, chez Priscilla, chez Crispinus. — Un parfum d'honnêteté s'exhale de ses poésies légères : pas un trait licencieux, pas une peinture graveleuse, alors que des hommes très rangés, comme Pline le Jeune, se croyaient autorisés par les lois du genre à risquer des vers fort lestes. — Mais le plus beau côté du caractère de Stace, c'est la profondeur et la sincérité de ses sentiments de famille. La piété filiale, l'amour conjugal, la tendresse paternelle, lui ont inspiré des accents émus. Il était né pour être le poète de la vie domestique : quel dommage qu'il se soit noyé dans une *Thébaïde!*

Dans l'esprit de beaucoup de personnes, même instruites, l'histoire de l'Empire romain apparaît comme une suite de forfaits révoltants, de débauches monstrueuses et d'orgies effrénées. Une étude plus attentive des sources a montré combien cette peinture était fausse parce qu'elle était incomplète (1). A côté des folies et des crimes, stigmatisés par les historiens et les satiriques, plus tard par les polémistes chrétiens, intéressés à dénigrer la civilisation païenne, elle nous a révélé des

(1) Voy. notamment la belle *Histoire des Romains* de V. Duruy.

vertus humbles et cachées, des existences obscures et dignes de respect, dédaignées par le pinceau des Tacite et des Juvénal. En vous présentant cette esquisse de la vie de Stace, je n'ai eu d'autre but que d'attirer votre attention sur cet aspect trop ignoré de la société romaine. Je n'ai point voulu faire de panégyrique, je n'ai pas dissimulé les défauts et les faiblesses de mon héros. Mais je me plais à croire que vous avez conçu pour lui quelque sympathie et qu'à travers dix-huit siècles vous avez senti vibrer quelque chose de la vivante humanité.

MESDAMES, MESSIEURS,

Si la mort a épargné cette année le corps professoral, elle a frappé sans pitié notre jeunesse universitaire.

Un affreux accident nous a enlevé le 9 mai 1904 un des élèves les plus distingués de la faculté de médecine, M. Jules Doorme. M. Doorme était un de ces travailleurs d'élite qui ne se bornent pas à acquérir les connaissances nécessaires pour passer de bons examens, mais qui, animés de l'amour de la science, réservent une part de leur temps et de leurs forces aux recherches personnelles. Il eût sans doute compté parmi les lauréats dont notre université s'enorgueillit à juste titre, et eût brillamment parcouru la carrière médicale. Tant d'espérances, hélas! ont été brisées par une tragique fatalité.

Deux autres étudiants, estimés de leurs maîtres et aimés de leurs condisciples, MM. Hubert Van de Perre, élève de la candidature en notariat, et Léon Van der Poorten, élève de 1re année de l'École du Génie civil, sont décédés dans le courant du mois de juin.

L'université tout entière s'associe au deuil des familles si cruellement éprouvées.

Nous devons mentionner encore la mort prématurée de M. Henri Bekaert, préparateur de 1re classe au laboratoire de chimie générale. C'était un estimable fonctionnaire, qui remplissait sa tâche avec la plus grande ponctualité.

M. Ernest Dubois, professeur ordinaire à la faculté de droit, a quitté notre université pour prendre la direction de

l'Institut supérieur de commerce d'Anvers. Nous conserverons le meilleur souvenir de cet aimable et savant collègue.

M. Théodore Swarts, professeur ordinaire à la faculté des sciences, et M. Richard Boddaert, professeur ordinaire à la faculté de médecine, ont été, sur leur demande, admis à l'éméritat.

Pendant trente-six ans, M. Swarts a enseigné la chimie à l'université avec un talent hors ligne. Il avait au suprême degré l'art de rendre cette science vivante et attrayante. Ici, un trait spirituel, là, une anecdote agréablement contée, reposaient l'esprit des auditeurs, quand l'aridité des formules était sur le point de le rebuter. Par des rapprochements inattendus et des images pittoresques, l'habile professeur illuminait la théorie des atomes et de leurs combinaisons. Et qu'on ne s'imagine point que le charme de l'exposition nuisît le moins du monde à la profondeur et à la solidité de la doctrine; loin de là : M. Swarts a formé une foule de disciples qui n'oublieront jamais ce qu'ils doivent à ses excellentes leçons. De touchantes manifestations, lors de sa promotion au grade d'officier de l'Ordre de Léopold et après qu'il eut pris son éméritat, ont prouvé combien il est aimé de tous, professeurs et élèves. Cette popularité de bon aloi, il l'a conquise par son dévouement sans bornes aux étudiants, par sa bienveillance, sa franche cordialité, son esprit plein de verve et d'entrain. C'est avec un vif regret que nous nous séparons de notre sympathique et éminent collègue. En quittant cette université qui lui était si chère, M. Swarts a fait don au laboratoire de chimie de plusieurs ouvrages importants et d'une grande balance de démonstration. Qu'il reçoive l'expression de notre gratitude.

La retraite de M. Boddaert laisse un grand vide parmi nous. Nous avons encore présente à la mémoire l'imposante manifestation du 19 mai 1900. M. Boddaert venait d'être promu au grade de commandeur de l'Ordre de Léopold, en récompense de ses éclatants services. Des voix éloquentes retracèrent la belle carrière et signalèrent les rares mérites de ce maître vénéré. M. Boddaert a occupé successivement les chaires de zoologie, d'anatomie générale, d'anatomie pathologique, de pathologie interne, de physiologie humaine, et enfin

de clinique interne. Ses leçons étaient des modèles de science, de précision et de clarté. C'est surtout dans son cours de clinique interne, ce couronnement des études médicales, qu'il a déployé toutes ses précieuses quailités. Appliquant à l'étude des maladies des méthodes rigoureusement scientifiques, puisant dans ses vastes connaissances les moyens d'élucider les problèmes les plus difficiles, procédant en toute occasion avec une extrême prudence et une remarquable justesse de coup d'œil, il a été pour nos jeunes médecins un guide incomparable. Nul ne jouissait d'une plus grande autorité; nul n'en fut plus digne. Parlerai-je de l'intérêt qu'il n'a cessé de porter à ses élèves? Je me contenterai de rappeler que le désir d'encourager les fortes études lui a inspiré la noble et généreuse pensée de fonder un prix en faveur des étudiants en médecine. Après un labeur universitaire de près d'un demi-siècle, M. Boddaert a le droit de contempler avec fierté l'œuvre qu'il a accomplie. Je serai l'interprète des sentiments de tous en lui rendant ici un solennel hommage de respect, d'admiration et de reconnaissance.

Plusieurs de nos collègues ont obtenu des distinctions honorifiques et scientifiques. Je me fais l'organe du corps académique en leur présentant mes chaleureuses félicitations.

Je félicite aussi le lauréat du concours universitaire, M. Octave Dauwe, qui a vaillamment contribué à maintenir la réputation de notre université, ainsi que M. Honoré Lams, à qui la faculté de médecine a décerné pour la première fois le prix Boddaert. Nous espérons que ces jeunes travailleurs tiendront toutes les promesses que nous donnent leurs succès académiques.

Messieurs les Étudiants,

Que l'exemple de vos condisciples appelés en cette séance à recevoir la récompense de leurs efforts stimule votre zèle et excite votre émulation.

En Belgique, à la différence de ce qui se passe en Allemagne, il est assez rare que l'étudiant aille d'université en

université : il termine généralement ses études là où il les a commencées. Si la tradition allemande a ses avantages, la tradition belge a aussi les siens : elle établit une sorte de solidarité entre les élèves d'une même université, et donne à celle-ci non seulement une physionomie distincte, mais encore un caractère pour ainsi dire familial.

Soyez donc attachés à votre *Alma mater;* appliquez-vous à lui faire honneur par votre travail et votre bonne conduite; et, malgré la divergence de vos opinions, malgré l'ardeur juvénile que vous mettez à les défendre, et que je ne puis désapprouver, conservez les uns à l'égard des autres des sentiments de sincère confraternité.

De toutes les prérogatives rectorales, une des moins contestées est le droit de police; c'est aussi celle que j'aimerais le moins à exercer. Permettez-moi d'espérer que, pour cette partie du moins de mes attributions, mon rectorat sera une sinécure.

MESSIEURS,

Au nom de l'université, je vous remercie d'avoir bien voulu vous rendre à mon invitation. Votre présence à cette cérémonie est pour nous un honneur et une marque d'intérêt dont nous sentons tout le prix.

Je déclare ouverte l'année académique 1904-1905.
